



HAL
open science

Un intermédiaire du quotidien : Continuum entre vie de quartier, politique de guichet et mobilisations à Mexico

Hélène Combes

► To cite this version:

Hélène Combes. Un intermédiaire du quotidien : Continuum entre vie de quartier, politique de guichet et mobilisations à Mexico. *Sociétés contemporaines*, 2022, n°123 (2021/3), pp.163-190. 10.3917/soco.123.0163 . hal-03557027

HAL Id: hal-03557027

<https://hal-sciencespo.archives-ouvertes.fr/hal-03557027>

Submitted on 20 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives | 4.0 International License

Un intermédiaire du quotidien

Continuum entre vie de quartier, politique de guichet et mobilisations à Mexico

Hélène Combes¹, Sciences Po, Centre de recherches internationales (CERI), CNRS, Paris, France

Keywords : Mobilisations, Mexique, quotidien, occupation, broker, attente.

Résumé : Cet article étudie le rôle central des petites mains de la politique à Mexico qui construisent du lien politique local mais aussi national dans et depuis le quartier. L’auteur propose la notion d’intermédiaire du quotidien : un habitant du quartier qui, de par son insertion dans des réseaux de sociabilités locales, une disponibilité spécifique et ses savoir-faire (militants) discrets, accompagne ses voisins dans leur pratique du politique et de l’administration par un travail invisible et invisibilisé. En décalant le regard de l’action contestataire vers la routine du quotidien se dévoilent donc des savoir-faire généralement invisibilisés par les collectifs militants mais aussi les boîtes à outils analytiques du sociologue : la capacité à simplement être là, mais surtout y rester en période de contestation, à être toujours disponible et accessible pour ses voisins, à gérer l’attente dans la mobilisation et le rapport à l’administration. Dès lors, l’attente constitue une compétence militante fondamentale tout comme la capacité à prendre la parole ou des savoir-faire plus techniques.

C’est une toute petite épicerie bardée de grilles et d’affiches politiques, près du parc de l’Alameda – immortalisé par Diego Rivera dans sa fresque « Songe d’une après-midi dominicale » – dans un quartier du centre historique de Mexico. Le bâtiment de l’épicerie, de type fonctionnaliste, est bien dégradé. Le señor Santos y vit au deuxième étage avec ses enfants et leurs trois chiens de combat dont les aboiements raisonnent dans la cage d’escalier. La famille gagne à peine plus d’un salaire minimum et ne possède ni les murs de l’épicerie ni ceux de leur logement. Sur la devanture, une candidate à la députation, sur papier glacé, scrute souriante le client venant acheter un soda ou un paquet de chips. Au-dessus de l’entrée, une grande banderole annonce la tenue de réunions de quartier et indique qu’ici vit *la jefa de manzana*². Sur le comptoir, un petit paquet de journaux du parti de gauche est mis à disposition de ceux qui veulent avoir des informations sur la mairie, tenue par cette formation entre 1997 et 2018, ou sur des mobilisations qui ont lieu ici ou là dans le pays. Une feuille de papier blanc noircie d’une écriture maladroite invite à apporter de l’eau et de l’aide au campement des enseignants mobilisés contre la réforme de l’évaluation des carrières et qui se sont installés sous des chapiteaux et des tentes à

¹ CNRS CERI-Sciences Po, helene.combes@sciencespo.fr

² Représentants de quartier élus par les voisins à l’échelle d’un pâté de maison.

500 mètres de là, près du monument à la Révolution. Une voisine arrive avec à la main un dossier : des documents administratifs pour avoir accès à un programme d'aide dédié aux mères célibataires. Les jours de manifestations, fréquents à Mexico (Tamayo, 2015), les voisins se retrouvent ici, devant l'épicerie tenue par le señor Santos et sa femme, et vont ensemble rejoindre les cortèges. Le 2 juillet 2018, quand le candidat de la gauche Andrés Manuel López Obrador remporte l'élection présidentielle³, sa première intervention publique, à 22 h, alors que l'on sait déjà que sa victoire est écrasante⁴, a lieu à moins de 100 mètres de l'épicerie. C'est là, près du monument de Benito Juárez – premier président indigène des Amériques et référent historique de López Obrador – que ce dernier a, durant de longues années, mobilisé ses partisans dans des rassemblements ; le señor Santos et ses voisins n'ont jamais manqué à l'appel.

Comme le mentionne Ghisleni (2017), s'intéresser au quotidien a des effets en termes d'agenda de recherche, notamment, avec l'entrée par des processus à petite échelle, l'attention portée aux individus, à leurs activités routinières et ordinaires. Cela implique de saisir l'ensemble des expériences sociales, quotidiennes et banales. Cet article cherche à les appréhender à travers la trajectoire du señor Santos et la manière dont son épicerie est devenue un point de ralliement politique, interrogeant ainsi la continuité entre vie quotidienne et engagement. Cela implique de s'inscrire dans la littérature sur les pratiques populaires du politique en Amérique latine, et en particulier celle sur les intermédiaires, médiateurs du lien politique dans les quartiers⁵. Dans son analyse sur l'Argentine des années 1990, Denis Merklen (2005) fait le constat d'une reterritorialisation de la politique, liée notamment à la crise du salariat et à l'affaiblissement du rôle des syndicats (Levitsky, 2003). L'encadrement politique des classes populaires ne s'opère plus au travail mais dans le quartier *via* des intermédiaires, souvent des femmes, qui accompagnent le lecteur au fil des pages : la señora Matilde chez Auyero (2001), doña Maria chez Daniel James (2004), la Huenca chez Julieta Quirós (2011). Elles œuvrent au quotidien, mobilisant pour différents courants du péronisme et du mouvements *piqueteros*. Leur travail est en permanence analysé par leurs voisins et les observateurs (commentateurs ou chercheurs) au prisme du clientélisme, schème dominant de l'analyse des pratiques populaires du politique en Amérique latine (Combes, Vommaro 2015). Dans ces travaux, et en particulier chez Auyero (2001), le lien à l'organisation politique reste central, tout comme dans ceux sur Mexico (Hurtado Arroba, 2013). Cependant, dès 2010, Gabriel

³ Le Mexique a été un régime à parti dominant. Le Parti révolutionnaire institutionnel (PRI) qui a réuni à la fin des années 1920 les différentes fractions de la révolution de 1910, est resté au pouvoir jusqu'en 2000 (notamment grâce à un fonctionnement de type semi-corporatiste), année où il a été battu dans les urnes par le Parti action nationale (PAN), parti de droite en tête des élections de 2006. En 2012, le PRI est revenu au pouvoir pour 6 ans.

⁴ En 2018, López Obrador remporte l'élection avec 53,19 % des voix. Son challenger, Ricardo Anaya du PAN, en obtient 22,27 %. Il a été candidat à la présidentielle trois fois : en 2006 et 2012, sous l'étiquette du Parti de la révolution démocratique (PRD) et, en 2018, autour d'une coalition « Ensemble nous ferons l'histoire » et de son nouveau parti Mouvement de régénération nationale (Morena), né en 2014, en grande partie d'une scission du PRD.

⁵ Cette littérature a été particulièrement stimulante sur l'Argentine. De ce fait, mais aussi car les trajectoires historiques font que le cas se prête à la comparaison avec le Mexique, nous dialoguerons de manière privilégiée avec les travaux portant sur la territorialisation du militantisme dans ce pays.

Vommaro et Julieta Quirós (2010) insistent sur la multiplicité des guichets et des ressources qui circulent dans le quartier et sur les logiques de concurrence entre organisations et leaders qui en découlent dans le cadre d'une économie morale continuellement renégociée. Un tel constat est partagé dans le cas du Mexique (Combes, 2018a).

Notre propos va cependant plus loin. Appréhender ce travail de médiation quotidien depuis l'étude des mobilisations, des relations clientélares ou de la sociologie des partis conduit à occulter les dispositions particulières des « petites mains » du militantisme et les savoir-faire qui les placent au cœur de la création du lien politique dans leur quartier et qui, agrégés, sont une clé de compréhension essentielle pour l'analyse de la construction de soutiens politiques plus larges. Comment l'entrée par le quotidien change-t-elle les hiérarchies de ce qui apparaît comme fondamental dans l'engagement ? Comment modifier le regard sur la médiation place « les intermédiaires du quotidien » au cœur des petites causes concrètes dans le quartier mais aussi en position de relais des grandes causes de la politique nationale⁶ ? Pour ce faire, nous avançons la notion d'**intermédiaire du quotidien : un habitant du quartier qui, de par son insertion dans des réseaux de sociabilités locales, une disponibilité spécifique et ses savoir-faire (militants) discrets⁷, accompagne ses voisins dans leur pratique du politique et de l'administration par un travail invisible et invisibilisé**. Contrairement au rôle traditionnel conféré à l'intermédiaire dans la littérature (Bonnet, 2010), il ne dépend que peu d'un patron ; le lien à l'organisation est aussi assez lâche, bien qu'elle le structure idéologiquement dans ses visions du monde, et donc le choix des voisins pour qui il doit intercéder (Combes, 2018 b). Enfin, ses propriétés sociales⁸ diffèrent peu de celles de ses voisins car ses savoir-faire puisent souvent dans sa propre expérience.

L'enquête

Le matériau mobilisé ici est issu d'une enquête qui s'est étirée sur une dizaine d'années. En 2008, à l'occasion d'une manifestation de « Défense de l'économie populaire », 300 questionnaires ont été recueillis auprès de manifestants⁹. Une vingtaine de participants sont choisis pour la variété de leur profil en termes de sexe, de génération, d'expérience militante et d'implantation géographique dans la ville. Des entretiens sont réalisés dans les semaines qui suivent et, pour certains, la relation d'enquête s'est poursuivie. Le señor Santos est l'un d'entre eux. Entre 2008 et 2018, je l'ai retrouvé en moyenne une fois par an, dans son épicerie ou dans des cafés, sans que j'anticipe initialement la durée de mon enquête. Mon protocole a été bricolé chemin faisant pour tenter de contourner les difficultés d'une enquête par intermittence (Emperador Badimon, 2017).

⁶ L'auteur remercie les évaluateurs de la revue pour avoir souligné des aspects essentiels ayant permis d'affiner la problématique de ce texte ainsi que Marcos Ancelovici et Montserrat Emperador Badimon pour leurs commentaires sur différentes versions de ce texte.

⁷ J'emprunte librement cette expression à Pascale Moulinier (2005) qui, elle, la mobilise pour les travailleuses du *care*.

⁸ Étrangement, les propriétés sociales des intermédiaires sont un point aveugle de la littérature sur le clientélisme, même dans les travaux qui se revendiquent d'une approche bourdieusienne (Auyero, 2001).

⁹ Cette enquête a été menée dans le cadre du projet ANR Processus de la participation en Amérique latine (Palapa) Plusieurs ouvrages ont été tirés de ce projet de recherche (Combes, Tamayo, Voegtli, 2015 ; Tamayo 2015).

Nos rencontres ont toujours donné lieu à un entretien formel sur les évolutions de son militantisme et à des discussions informelles de plus en plus longues avec les années, sur de multiples sujets allant de la scolarité de ses enfants à la vie politique française. Je l'ai parfois accompagné à des manifestations ou j'ai simplement déambulé avec lui dans son quartier, croisant ses voisins ou des lieux emblématiques de sa vie quotidienne. Dans la routine des discussions et les discussions de routine, la description de l'exceptionnel – ici la mobilisation politique – finit par s'effacer au profit de la narration de la vie plus ordinaire, des sujets jugés parfois triviaux par l'enquêté et l'enquêteur. C'est ainsi qu'affleurent des questionnements non pris en compte par la littérature.

Pour comprendre la manière dont des savoir-faire discrets se construisent et comment ils sont ensuite recyclés dans la vie militante, il convient d'abord de revenir sur l'histoire de vie du señor Santos et d'appréhender le rôle spécifique de son quartier dans l'intrication entre quotidien et engagement. Dès lors, son rôle d'intermédiaire du quotidien peut être pleinement analysé pour saisir la place centrale de ce travail invisibilisé dans la construction du lien politique.

De la sphère privée au militantisme

Carte 1 : Une vie (militante) au cœur du quartier de l'Alameda

S'intéresser à des hommes et des femmes en chair et en os, avec leurs contradictions (Quirós, 2011, p. 18) et « leurs plis », en prenant en compte « les étapes obligées et les bifurcations surprenantes » (Lahire, 2013, p. 18) permet surtout de réinterroger un certain nombre de présupposés de la littérature sur les mouvements sociaux. Entrer ainsi par une trajectoire¹⁰ « n'épuise pas la variété des expériences collectives analysées » (Quirós, 2011, p. 39) mais pave la voie à un questionnement sociologique plus général sur la politisation des gestes quotidiens et l'importance des sociabilités au jour le jour. Éclairer la manière dont le quotidien façonne le militantisme implique donc de montrer comment l'environnement le plus proche du quartier, et les activités familiales et professionnelles qui s'y déploient, favorisent l'activation de dispositions (Mathieu, 2012) qui font du señor Santos un intermédiaire du quotidien. Comment le señor Santos acquiert-il¹¹ des dispositions au fil de la vie, qu'il remobilise dans son travail politique au quotidien ?

¹⁰ Ce travail s'inscrit pleinement dans le chantier de la sociologie des mobilisations ouvert en France au début des années 2000 (RFSP, 2001 ; Fillieule, 2020) et dans les réflexions sur les effets biographiques de l'engagement (McAdam, 2012 [1988] ; Leclercq et Pagis, 2011). Il est aussi fortement influencé par des travaux latino-américanistes sur les trajectoires de militants ordinaires de milieux populaires (James, 2004 ; Auyero, 2003).

¹¹ Ma démarche prend aussi acte des critiques de Lahire à une approche par « les carrières ». Pour lui, c'est une erreur de ne considérer que « les premiers passages à l'acte sans prendre en compte les expériences antérieures, qui même lors qu'elles semblent très éloignées des pratiques étudiées, peuvent jouer un rôle dans le cours présent de l'action » (Lahire, 2013, p. 127).

*Une vie mexicaine*¹²

Les deux grands-pères du señor Santos ont combattu sur le front de Celaya pendant la révolution de 1910, généalogie que le señor Santos se plaît à rappeler et qui marque son imaginaire politique. L'un d'eux est un prêtre défroqué qui épouse une ancienne nonne, la grand-mère de Santos. Le señor Santos naît dans les années 1950 dans une famille populaire politisée. En 1968, il entre au lycée, une gageure pour cet enfant d'ouvrier d'une famille de onze enfants – dont deux seulement iront au-delà de l'école primaire et aucun au-delà du collège. Peu de temps après, son frère aîné est assassiné lors d'une attaque à main armée (*asalto*). Marié à 16 ans, ce dernier laisse derrière lui quatre enfants. Le señor Santos doit alors apporter sa contribution au budget familial et abandonne le lycée, trop éloigné pour lui laisser le loisir de travailler à la sortie des classes. Pour ce faire, il part comme travailleur clandestin aux États-Unis, expérience qu'il mettra plusieurs années à me confier et qu'il qualifie pudiquement de « très dure ». Plusieurs frères et sœurs suivront ce destin et vivent aujourd'hui entre la Géorgie, la Floride et le Texas, certains dans des caravanes, au gré des opportunités de travail et des aléas climatiques.

Le señor Santos revient, lui, au bout de trois ans et rejoint l'armée pour le même nombre d'années. Il la quitte au moment de se marier et s'installe donc dans le quartier de l'Alameda. Une connaissance du voisinage le fait entrer comme petite main (*ayudante*) dans le syndicat de l'Institut de la sécurité et des services sociaux des fonctionnaires, un petit emploi qui ne lui suffit pas pour vivre. Il en cumule rapidement un deuxième au service funéraire de ce même syndicat. Quand un travailleur meurt, le señor Santos se charge d'organiser l'enterrement : trouver un espace pour la veillée funèbre, un cercueil et une place au cimetière, autant d'étapes qui nécessitent de nombreuses démarches administratives car, comme il me le dit avec une certaine malice, « Pour être enterré, il faut d'abord être déclaré mort et pour être mort, il faut d'abord être né ! » (entretien avec le señor Santos, 2014). Or jusque dans les années 1940, il était encore fréquent de ne pas avoir été enregistré à l'état civil ou de l'avoir été dans un village d'une Sierra aux confins du pays... ce qui empêche donc de déclarer le décès.

Au cours de ce travail, le señor Santos apprend donc à naviguer dans les arcanes de l'administration, notamment du registre civil, à nouer des relations interpersonnelles avec des petits fonctionnaires qui facilitent ses démarches menées en urgence. La prise en charge des familles endeuillées, aspect sur lequel il insiste beaucoup, s'inscrit dans ses dispositions au *care* forgées dès la petite enfance, comme nous le verrons plus avant. À la même époque, tout en courant d'un travail à l'autre, il investit dans le commerce.

Plusieurs de mes frères étaient au chômage et n'étaient pas beaucoup allés à l'école, ce qui ne permettait pas de les faire travailler avec moi. Mes parents étaient préoccupés et pensaient qu'ils allaient tomber dans la pègre. Alors j'ai acheté un fonds de commerce pour eux. C'est comme cela que je suis arrivé dans le commerce (entretien avec le señor Santos, 2014).

¹² Tout comme dans le roman de Jean-Paul Dubois (2004), la vie politique mexicaine impacte régulièrement celle du señor Santos. Le rapport au national est médié par le quotidien.

Entre le milieu des années 1970 et 1980, sans pouvoir prétendre à une ascension sociale, « la situation économique lui donne une marge de manœuvre pour avoir une vie digne » (*idem*). Il cumule donc deux emplois dans le (para)public, période qui se clôture avec la conjonction du tremblement de terre de 1985 et des réformes néolibérales : les administrations et les entreprises d'État licencient alors massivement (Combes, 2011, p. 84). Le señor Santos perd ses emplois. Ne lui reste que son épicerie. Au moment de l'enquête, les revenus qu'il déclare sont très faibles (2 000 pesos)¹³ et le placent dans la fraction la plus défavorisée des milieux populaires.

Au cours de ces années, le vécu social du señor Santos apparaît comme assez représentatif de la situation des milieux populaires à Mexico pour lesquels insécurité, spectre de la délinquance, migrations, réduction des effectifs du secteur public et solidarités familiales façonnent le quotidien. Un élément émerge de manière récurrente au cours des entretiens, comme une « bifurcation surprenante » (Lahire, 2013) : son rapport au genre, aspect essentiel de l'acquisition de « savoir-faire discrets », liés au *care* et réutilisés dans l'espace militant.

Éducation des enfants et masculinité atypique

D'après le señor Santos, tout commence dans son enfance. Les dix premiers enfants de la famille, dont il est le troisième, sont des garçons. En l'absence de fille, c'est à lui qu'est assigné le rôle de seconder sa mère dans les tâches ménagères.

Normalement, dans une famille, il y a des garçons et des filles. Dans ma famille, cela n'a pas été ainsi : que des garçons ! Ça laisse à penser. Je vais vous avouer une chose : c'est moi qui ai dû laver les couches de mes frères, car il n'y avait pas de couches jetables. Et comme il n'y avait pas de fille, c'était moi qui aidais ma mère. Aujourd'hui, je pense qu'il faut aider la femme et cela me vient de ma maman. Mais alors, c'était par nécessité parce que, moi, je voulais aller travailler avec mon père et non rester à la maison à laver la vaisselle ! Ma mère me disait « tu restes », et à cette époque, l'autorité des parents, c'était quelque chose. Alors, je faisais des tâches de femme (entretien avec le señor Santos, novembre 2011).

Une fois en couple, il s'investit dans l'éducation de ses enfants. Il en a six, de deux lits différents. Lors de sa première séparation au début des années 1980, il demande la garde des enfants et à l'issue d'une longue procédure, il obtient la garde des deux aînés¹⁴. Pour ses trois derniers, il est particulièrement présent. Aujourd'hui encore, il se lève tous les jours à 5 heures du matin afin de les préparer pour le lycée et l'université. Selon son récit, dès la crèche, il a été quotidiennement à leurs côtés.

Moi, j'amenais les enfants à l'école parce que ma femme préférait rester à l'épicerie. C'était mon rôle... même s'ils m'ont vraiment donné du fil à retordre [il rit]. La maman ne les supportait pas

¹³ Environ 150 euros par mois.

¹⁴ D'après l'Institut national de statistiques et de géographie (Inegi), 3,9 % des hommes ont la garde de leurs enfants en 2010. Les données pour les années 1980 ne sont pas disponibles.

et c'est moi qui les amenais à la garderie. J'ai eu plus de patience ! (entretien avec le señor Santos, 2016).

Et d'ajouter :

Depuis l'école primaire, je les ai amenés à des ateliers, à des cours, aux bibliothèques, à des centres communautaires. Ils ont aussi pris des cours d'informatique. C'est indispensable pour la classe travailleuse.

Seul cas parmi mes enquêtés issus de milieu populaire : tous ses enfants accèdent au lycée, puis à l'Université nationale autonome du Mexique, l'université publique la plus grande et la plus demandée, certains dans des filières prestigieuses comme médecine. Au fil des ans, cette capacité à « élever un étudiant » pour reprendre ses termes, fille ou garçon, m'apparaît comme très singulière. Elle s'explique par l'engagement atypique de ce père dans l'éducation de ses enfants dès le plus jeune âge. Elle est aussi liée aux compétences administratives acquises dans ses emplois et sa bagarre juridique pour la garde des enfants : il sait répondre aux attentes, notamment bureaucratiques, de l'institution scolaire. Ces dispositions au *care* et ces compétences administratives ne sont, cependant, pas exclusivement réservées à sa famille : elles sont au cœur de la possibilité d'être un intermédiaire du quotidien pour ses voisins, comme nous le verrons plus avant.

Comprendre comment se construit le rôle d'intermédiaire implique aussi de revenir sur les dispositions militantes du señor Santos, et pour ce faire d'évoquer le contexte social et politique¹⁵ du quartier (vécu) et d'insister sur les formes de sociabilités militantes qui s'y déploient.

Quand le quartier façonne le militant

Le quartier a connu des transformations radicales depuis que le señor Santos y a élu domicile à la fin des années 1970. À cette époque, il garde encore bien des aspects de sa splendeur Belle Époque et de la popularité due à son parc. Ce fut un des quartiers les plus élégants et raffinés de la ville. Dans la seconde moitié du XX^e siècle, la bourgeoisie quitte le centre-ville pour rejoindre de nouveaux quartiers résidentiels, et les palais coloniaux se transforment en habitats collectifs de migrants d'origine rurale et indigène¹⁶ comme la famille du señor Santos.

Le quartier vécu

Comment le quartier de l'Alameda constitue-t-il un espace physique mais aussi vécu – pour reprendre les mots d'Henri Lefebvre – qui fait « expérience du monde » (cité par Felski, 1999) et inscrit dans l'espace urbain un rapport spécifique à la politique nationale ?

¹⁵ L'anthropologie sociale des « pauvres » (Auyero, 2001) qui décrit avec minutie les conditions de vie au quotidien (Lewis, 1961) et leurs effets sur les relations sociales (Adler de Lomnitz, 1975) et politiques (Cornelius, 1975) m'ont amenée être attentive à la singularité de l'engagement dans des espaces urbains aux contextes politiques et sociaux contrastés même à l'échelle d'une ville.

¹⁶ Dans son recueil *Aguas quemadas* (1981), Carlos Fuentes a écrit une nouvelle (« Ce furent des palais ») sur ces demeures coloniales devenues de l'habitat populaire.

Lors d'une de nos promenades, le señor Santos me montre l'emplacement d'une célèbre *cantina*¹⁷ aujourd'hui disparue : « J'évitais d'y aller » précise-t-il en faisant la moue, puis ajoute avec un sourire mi-sérieux, mi-espiègle : « C'était la *cantina* des employés du ministère de l'Intérieur », dont les bureaux sont situés sur une avenue adjacente, et en particulier ceux de la police politique ; notamment la redoutée Direction fédérale de sécurité (DFS). La remarque n'est pas anodine. Le señor Santos explicite, ce faisant, son appartenance à la gauche contestataire : au Mexique comme ailleurs, la dénonciation des renseignements généraux est un marqueur identitaire. Dans son cas, elle s'inscrit dans une expérience intime. Lycéen en 1968, il échappe de peu au massacre de Tlatelolco où périrent, sous les balles d'un groupe paramilitaire, entre 43 et 300 étudiants selon les sources (National Security Archive). 1 345 personnes furent arrêtées par la DFS. Comme le montre Pamela Colombo (2017), **la géographie de la répression marque durablement le rapport quotidien (des militants) à la ville.** L'histoire du señor Santos nous permet aussi d'ouvrir une réflexion sur les implications durables de « l'évènement ». Ainsi, la sociologie des mouvements sociaux a-t-elle largement débattu les effets complexes de l'évènement sur la politisation (Pagis, 2014). L'histoire du quartier de l'Alameda offre la possibilité de décaler le regard : que se passe-t-il quand l'évènement se donne à voir, quotidiennement, par les séquelles qu'il a laissées ?

Le 19 juillet 1985, un tremblement de terre dévaste Mexico ; le quartier de l'Alameda¹⁸ est l'un des plus touchés¹⁹. « Le jour du tremblement de terre, j'étais là, devant la grille de mon épicerie. » Nous sommes alors au milieu de la rue. Il me montre du doigt un endroit situé à environ 200 mètres. Un trou toujours béant est utilisé comme parking.

Et là, j'ai vu le lycée technique qui s'est affaissé sur le côté, il a comme glissé en s'effondrant et il est venu toucher le bâtiment du journal *El Universal*, ici, de l'autre côté de la rue. J'ai tourné la tête et j'ai vu le bâtiment du coin [à 50 m environ] s'effondrer sur lui-même. C'était très différent, les étages sont tombés les uns sur les autres, les uns après les autres. Le lycée technique, cela a été terrible. Il y a eu beaucoup de victimes. En haut du bâtiment, il y avait une crèche pour les enfants du personnel. Nombre de ceux qui étaient dans les étages les plus bas ont été sauvés. Les autres non [...] Mon épicerie a été fermée pendant plus d'un an et il a fallu presque deux ans pour que le quartier soit de nouveau en ordre de marche (entretien avec le señor Santos, 2016).

La béance urbaine est là, chaque jour, encore 30 ans après, pour rappeler ce que le señor Santos considère comme l'incurie du gouvernement d'alors, celui du Parti révolutionnaire institutionnel (PRI). Non-

¹⁷ Bar, encore parfois aux portes façon saloon, où l'on sert aussi des petits plats très typiques quand on commande de l'alcool.

¹⁸ D'après des chiffres officiels cités par Léon Felipe Tellez Contreras, en 1985, 95 % des logements de ce quartier précisément sont en location et en mauvais état ; 11 % n'ont pas accès « aux services ». L'habitat se caractérise aussi par son caractère exigu (en moyenne 32 m²) et le grand nombre de personnes qui y vivent (en moyenne 4,6 personnes par logement) (Tellez Contreras, 2013, p. 47-48).

¹⁹ Il est communément admis que le tremblement de terre a fait 10 000 morts et 30 000 blessés. Dans la zone centre, 30 000 bâtiments sont touchés, où vivaient 180 000 familles, dont 50 000 doivent être relogées. L'impact est lié aux caractéristiques du quartier (ancienne zone lacustre) et matériaux de piètre qualité souvent utilisés (et souvent tirés de cette zone).

respect des normes de construction des bâtiments publics, désorganisation des secours, autant d'éléments qui sapent la légitimité locale du PRI et pavent la voie à une demande de démocratisation de la vie politique locale. « Quand la terre a tremblé, c'est le système politique qui a commencé à s'effondrer », a écrit l'écrivaine Elena Poniatowska (1988), rejoignant en cela de nombreux sociologues qui ont pointé les effets politiques de cette catastrophe naturelle. Cette histoire est connue, presque éculée (Combes, 2017).

Les déambulations dans le quartier avec le señor Santos, le souvenir de chaque immeuble effondré, de chaque commerce déserté et le récit qu'il en fait fortement articulé à une critique du PRI – revenu au pouvoir en 2012 après 12 ans d'alternance de droite – montrent comment la « quotidienneté » du regard, dans sa répétition jour après jour (Gisleni, 2017) sur les séquelles de la catastrophe opère comme un moyen mnémotechnique²⁰ : chaque jour se rappeler son opposition au PRI d'hier – tenu pour responsable des effets de la catastrophe – et à celui d'aujourd'hui – tenu pour responsable de la situation économique et sécuritaire du pays.

Le quartier, dans les marqueurs politiques que sont aussi bien des lieux de mémoire de la répression que de la catastrophe, façonne le rapport du señor Santos à la politique nationale. Dans ce quotidien du regard réside une première pierre pour comprendre la manière dont le quartier et son quotidien le façonnent en tant que militant. Son engagement s'enracine aussi dans des sociabilités locales spécifiques liées en partie à la catastrophe, dimension plus courante de la sociologie de l'action collective (Renou, 2009).

Sociabilités locales

Ainsi, en 1986, dans le contexte post-tremblement de terre, les petits commerçants se rassemblent-ils en association (l'Association des résidents et commerçants de l'Alameda). Comme le note Léon Felipe Tellez Contreras à propos de la zone sud du quartier, « les transformations socio-spatiales [liées au tremblement de terre] modifient la vie locale, les règles du vivre ensemble et des rencontres quotidiennes aussi bien que les formes d'appropriation et d'usage de l'espace » (Tellez Contreras, 2013, p. 19). L'association a pour vocation de limiter les expulsions courantes après les catastrophes, et s'inscrit aussi dans un rapport de défiance vis-à-vis de la mairie qui se généralise après le tremblement de terre. Elle s'organise ainsi pour lutter contre le racket des fonctionnaires de la mairie de Mexico.

Notre leader [...] avait une librairie ici, entre les rues Luis Moya et Independancia [...] On a fait une petite lettre qui disait « On t'invite à la réunion pour voir la problématique de la zone » [...] Il nous disait « La mairie nous donne des coups, le syndicat pareil²¹, l'assurance *idem*, nous ne sortons pas de la pauvreté ; nous devons faire une association ! ». À cette époque, on n'avait pas

²⁰ Le monument aux victimes se trouve place de la Solidarité, en bordure du parc de l'Alameda, à 100 mètres de l'épicerie.

²¹ Jusqu'en 2000, le Mexique est un régime semi-corporatiste. La syndicalisation y est obligatoire et le syndiqué affilié à un syndicat unique par branche professionnelle, est donc indirectement rattaché au PRI, le parti hégémonique.

encore d'idées politiques [...] Au début, on était 5-6 et puis on a grandi [...] Le local ne suffisait plus. Il y a eu des assemblées dans la rue. On se réunissait tous les samedis à 22 h quand on avait fermé nos commerces (entretien avec le señor Santos, 2008).

L'association, dont le siège est situé à deux pâtés de maison de l'épicerie, compte jusqu'à 3 000 adhérents, déclenchant les foudres des autorités locales. Dès lors, une camionnette aurait sillonné le quartier pour kidnapper petits commerçants et commerçants ambulants ou voler leurs marchandises.

— Señor Santos : Nous avons fait brûler la camionnette quand elle faisait une ronde dans le quartier.

— XX : Je ne suis pas sûre de comprendre ce que c'est que ça, que de brûler une camionnette. Qu'est-ce que cela veut dire ? [Je crois alors qu'il s'agit d'une expression populaire que je ne connais pas.]

— Marisol (étudiante qui m'accompagne) : C'est ça, littéralement : attaquer une camionnette et la brûler.

— Señor Santos : Oui, mais la camionnette, c'est le gouvernement [local ; PRI]. La camionnette, on l'a brûlée parce qu'elle nous prenait la marchandise et elle ne nous la rendait pas. Alors, tout le monde détestait la camionnette. Mais la camionnette était autorisée par le gouvernement et c'était donc le gouvernement lui-même (entretien avec le señor Santos, 2010).

Fort de ce premier succès, les habitants forment un petit groupe de patrouilleurs... et en attaquent d'autres. Le señor Santos fait donc partie pendant quelques mois d'un groupe de « justiciers hors-la-loi » (Favarel-Garrigues et Gayer, 2016). Le dirigeant de l'association est finalement assassiné : après une réunion, alors qu'il ouvre la porte de chez lui, il est abattu dans le dos par des tirs en rafale depuis une voiture passant sur l'avenue. Cet épisode éclaire la manière dont **l'engagement s'inscrit dans le contexte d'un quotidien violent et conditionne aussi le répertoire de la mobilisation, entre « zone grise » (Auyero, 2007) et radicalité ordinaire.**

En 1989, l'association se rapproche d'un dirigeant du Parti de la révolution démocratique (PRD)²², Ramírez Cuellar²³, vivant dans le quartier et s'intègre dès lors au milieu partisan de cette formation. Comme dans la plupart des quartiers de la ville, l'activité partisane – affiliation, mobilisation pour les campagnes internes et les élections – passe bien plus par les associations *via* des dirigeants multipositionnés, que par les structures du parti (Combes, 2011).

Objet relativement classique de la sociologie des mobilisations, ces réseaux se devaient d'être évoqués, « passage obligé » (Lahire, 2013, p. 18) pour expliquer l'engagement local et de long terme du señor Santos. Ces sociabilités politiques locales, associative puis partisane, apportent une deuxième pierre à la compréhension de la formation du señor Santos au militantisme et la place qu'il occupe dans le quotidien du quartier. La trajectoire de ce dernier offre néanmoins la possibilité d'étudier un aspect

²² Ce parti de gauche a été fondé en 1989 réunissant des dirigeants venus de mouvements sociaux, des secteurs de la gauche du PRI ainsi que de plusieurs petites formations partisans.

²³ Sur le profil de ce dirigeant et les actions de son association (Combes, 2011, p. 118-122).

finalement moins analysé par la littérature sur les mouvements sociaux²⁴ : l'importance de la proximité dans la participation régulière à des activités politiques.

La centralité politique du quartier

Comment le fait d'appartenir à un quartier central dans l'activité politique²⁵ de la ville, voire du pays, contribue-t-il grandement à la participation²⁶ ? L'inscription du militantisme du señor Santos dans un espace de proximité, comme la carte en atteste, est une clé de compréhension fondamentale de son engagement de longue durée dans plusieurs épisodes de mobilisation.

Après avoir été un populaire maire de Mexico, López Obrador est, en 2006, candidat de la gauche à la présidentielle sous l'étiquette du PRD. L'élection s'avère très serrée : après de multiples recomptes des voix, la différence était à peine de 0,58 %. Dans l'attente du verdict du Tribunal électoral, le candidat du PRD a alors appelé ses partisans à se mobiliser dans un immense campement (*plantón*) qui a duré 48 jours et s'est étendu sur plus de 5 km au cœur de Mexico (Combes, 2010). Il est organisé selon une logique territoriale avec un espace assigné aux sympathisants de chacun des États de la République et des arrondissements de Mexico, bastion de la gauche.

Le chapiteau de l'arrondissement Cuauhtémoc dont dépend le señor Santos est à 300 mètres de chez lui à peine (voir carte). Cette proximité physique facilite le maintien dans la mobilisation et gomme les difficultés du quotidien (se laver, se changer lors des orages, etc.) mentionnées par la majorité de enquêtés. Elle participe aussi de l'importance qu'il acquiert auprès de ses camarades. Il est dans son quartier et peut facilement les dépanner. Il puise dans les stocks de son magasin pour aider certains, et dans son réseau d'interconnaissance pour en aider d'autres. Il exprime ainsi, l'œil malicieux, sa joie d'avoir donné un coup de main à des camarades venus du nord du Mexique à trouver une nouvelle voiture, anecdote qu'il raconte à deux reprises avec de légères variantes : leur voiture n'avait pas survécu aux 1 200 km parcourus pour rejoindre le *plantón*. Sans doute grâce à ses contacts dans le milieu de la petite délinquance, leur a-t-il trouvé une « belle camionnette », probablement volée, pour une bouchée de pain. Et de conclure : c'est cela qui a été « beau » dans le *plantón*, « la solidarité entre les gens »²⁷ car cette anecdote, dont il est fier, a bien une signification politique : aider des camarades. On voit dès lors que le quartier et ses ressources agissent comme un catalyseur dans le rôle qu'il acquiert en tant qu'intermédiaire du quotidien.

Un autre aspect saillant du campement qui s'étale sur 48 jours et 48 nuits, est la manière dont « les gestes quotidiens aident à *faire le groupe* » (Ancelovici, Emperador Badimon, à paraître). Comme l'explique l'écrivaine Elena Poniatowska, au moment du campement : « Toutes les barrières se rompent, les

²⁴ Les travaux s'intéressant au rôle de l'espace (Hmed, 2020) l'abordent plus à travers la question du voisinage que de la proximité physique avec les lieux de la protestation. Pour un état de l'art sur la question, voir aussi (Combes, Garibay, Goirand, 2015).

²⁵ Je m'en tiendrai aux activités politiques sur la période couvrant celle de mon enquête (2006-2018).

²⁶ Peu de travaux se sont paradoxalement intéressés à cette dimension. L'enquête sur « Nuit debout » montre, par exemple, que 30 % des enquêtés habitent dans un rayon de moins d'1 km de la place de la République (Baciocchi, Bidet, Blavier, Gayet-Viaud, Le Méner, 2020, p.258).

²⁷ Entretien avec le señor Santos, 2009.

barrières de classe, les barrières de tout. On est tous dans le même panier. Il nous arrive à tous la même chose. On a tous besoin d'aller aux toilettes, on a tous faim, on a tous besoin de prendre une douche car on commence à puer »²⁸. Les dirigeants ne sont plus des députés, des anciens ministres locaux, des présidents d'arrondissement du parti, mais des camarades de campement. Le señor Santos m'explique comment il s'est retrouvé responsable d'une tente située à côté de celle d'Alejandra Barrales et Martí Batres. La première est une ancienne syndicaliste des hôtesses de l'air, en passe de devenir une figure-clé du PRD dans le district fédéral. Cette rencontre est décisive pour le señor Santos qui, dès lors, suivra toutes ses campagnes et vivra en direct, depuis son quartier, son ascension politique²⁹. Ancien coordinateur du groupe parlementaire du PRD au niveau national, le second, Martí Batres, est sur le point de devenir ministre local des Affaires sociales de Mexico³⁰.

Martí Batres était mon voisin [de campement]. J'ai donc eu l'occasion de parler avec lui et il m'a dit : « Ton nom ? ». « Santos Rivera », je lui ai répondu. Il m'a dit « Les dirigeants, on a une réunion, joins-toi à nous » (entretien avec le señor Santos, 2008).

Et voilà le señor Santos intronisé responsable de sa partie du chapiteau par l'une des figures les plus emblématiques du *plantón*. Plus généralement, seule l'occupation de long cours, dans sa routine et sa répétition, dans les gestes les plus quotidiens (dormir, se lever au petit jour, manger, faire la queue pour aller aux toilettes, discuter des heures durant) offre la possibilité de rompre (en partie) cette barrière entre dirigeants et simples militants.

En effet, si ce quotidien de la mobilisation permet de faire le collectif, il n'en conserve pas moins ses règles en termes de division sociale du travail militant. Le rôle des milieux populaires est de tenir le territoire pendant que les dirigeants – essentiellement issus des classes moyennes (Combes, 2018a) – vont de débats en débats et arpentent le vaste espace couvert par la mobilisation. Les militants ordinaires, presque toujours issus de milieux populaires en Amérique latine, sont, dans les mobilisations, ceux qui « attendent »³¹ (Combes, 2018a) car lors des occupations, tenir le territoire (Wolford, 2010) est le nerf de la guerre et consiste essentiellement à attendre. L'attente, peu étudiée par la sociologie des mobilisations centrée sur les passages à l'action (Ancelovici, Emperador Badimon, à paraître), constitue pourtant l'un des gestes essentiels du quotidien militant. Lors du campement, le señor Santos, comme dans l'activité routinière de son épicerie, passe l'essentiel de sa journée à patienter, « un art de faire » (de Certeau, 1990) lié à son métier. Il sait meubler le temps en discutant de sujets divers, comme il le fait avec ses clients. Cette capacité à être toujours là, fidèle au poste, ce savoir-faire discret (Molinier, 2005) en matière d'attente, le fait se distinguer aux yeux des dirigeants qui l'intronisent responsable

²⁸ Entretien avec Elena Poniatowska, écrivaine, 2014.

²⁹ Elle est présidente du PRD à l'échelle nationale en 2017 et candidate à la mairie de Mexico en 2018. L'une de ses affiches électorales accueille les clients de l'épicerie.

³⁰ En 2017, il est président du parti Morena à Mexico.

³¹ Dans mon travail (Combes, 2018 a), je montre comment la disqualification de l'attente comme compétence militante contribue à penser le militantisme populaire comme monnayé ; elle est vue comme un attribut de la domination (Auyero, 2012) et donc non prise en compte comme compétence à part entière.

d'une partie du chapiteau. Dès lors, ce travail invisible se profile comme élément-clé de son rôle d'intermédiaire du quotidien.

Si le campement constitue un moment singulier, le quartier se trouve plus généralement au cœur de l'agitation politique. En 2006, une fois la victoire du candidat de droite validée³², mais non reconnue par López Obrador, celui-ci met en place un « gouvernement légitime » composé de 12 « ministres », 6 hommes et 6 femmes (Combes, 2012) dont le rôle consiste, chemin faisant, à construire territorialement une organisation politique concurrente au PRD, – parti dans lequel López Obrador est en difficulté. Ce « gouvernement légitime » est aussi au cœur de plusieurs mobilisations (Tamayo, 2015) auxquelles participe le señor Santos : celle des Adelitas contre la privatisation de la compagnie pétrolière et celle pour « la défense de l'économie populaire » après la crise de 2008 qui a durement touché le Mexique. Il se transforme en 2010 en Mouvement de régénération nationale (Morena), obtenant le statut de parti politique en 2014³³. Ainsi, entre 2008 et 2018, le señor Santos est de toutes les mobilisations, à commencer par celles contre la privatisation de la compagnie pétrolière Pemex en 2008. À cette date, alors qu'un projet de loi est en préparation, López Obrador et son « gouvernement légitime » lancent la mobilisation dite des Adelitas, nom donné aux femmes de la révolution mexicaine. La mobilisation est d'abord organisée autour de brigades de femmes qui bloquent l'accès au Sénat afin d'empêcher le vote du texte ouvrant la porte à la privatisation. Ce siège de 15 jours est situé à environ un kilomètre de l'épicerie. Le señor Santos appartient, lui, à une brigade d'hommes qui, le soir venu ou lors des grands rassemblements, vient prêter main forte à la brigade de femmes de son quartier, coordonnée par Alejandra Barrales, alors présidente du parti à Mexico. Plusieurs actions du mouvement ont lieu au Caballito, grande sculpture de l'artiste Sebastián sise devant le bâtiment des bureaux des sénateurs, à moins de 250 mètres de l'épicerie du señor Santos. Après le campement, le vote portant sur l'avenir du mouvement se déroule quant à lui au monument de Juárez, à cent mètres de l'épicerie. Plus généralement, nombre de manifestations du « gouvernement légitime », puis de Morena, pour des occasions diverses se déploient dans un périmètre restreint autour de l'Alameda, et donc de l'épicerie du señor Santos. Les assemblées mensuelles d'information se tiennent, quant à elles, place du Zocaló, et le señor Santos n'en rate pas une. Régulièrement aussi, « le gouvernement légitime » proteste contre la chaîne de télévision privée Televisa. Cette dernière, qui détient alors 50 % du marché télévisuel, incarne les dérives monopolistes au Mexique et maltraite en permanence la gauche sur ses ondes. Issues des privatisations douteuses des années 1980, elle est considérée par López Obrador comme un symbole de la collusion entre le grand capital et le gouvernement. Il appelle régulièrement ses militants à se réunir devant son siège, avenue de Chapultepec. C'est là que j'y retrouve le señor Santos pour la première fois en décembre 2008. Il n'a eu qu'à marcher un kilomètre pour rejoindre le meeting protestataire (voir

³² Et ce malgré l'incertitude qui pèse sur l'élection : 1,5 % des voix ont été annulées pour des vices divers, ce qui voulait dire que l'on ne pouvait déclarer avec certitude qui était le vainqueur.

³³ En raison de la complexité du droit électoral mexicain et des complexes batailles au sein du PRD, Morena ne devient un parti politique qu'en 2014.

carte). **Le quartier offre donc un accès routinier et routinisé à l'action manifestante.** Les activités politiques du señor Santos se déploient dans un espace géographique très resserré comme en atteste la carte.

Au-delà du cas du señor Santos, mon travail sur Mexico montre comment des histoires urbaines spécifiques découlent des formes spécifiques de politisation quotidienne des milieux populaires très fortement ancrées dans le quartier. Pour saisir l'importance des lieux, il ne suffit pas de localiser l'enquête (Briquet et Sawicki, 1989) ou de s'intéresser « aux lieux de la colère » (Combes, Garibay et Goirand, 2015), mais bien de saisir l'épaisseur ordinaire de l'espace vécu et de la routine de l'action. Enfin, comprendre pleinement la symbiose entre quotidien et engagement implique de se pencher sur le rôle d'intermédiaire de guichet.

Intermédiaire de quotidien

Comme le signale Gabriel Vommaro, en Amérique latine, des « militants et des dirigeants sociaux et politiques des classes populaires réalisent des tâches d'administration des programmes sociaux et de délivrance de biens public » (Vommaro 2019, p. 37), participant ainsi d'une bureaucratie de rue, coproductrice de la population des bénéficiaires (Quiros, 2011 ; Combes, 2018 a et b ; Bracho, 2020). Le *continuum* entre militantisme et politique au guichet constitue aujourd'hui l'un des traits les plus saillants des pratiques populaires du politique en Amérique latine. Afin de pleinement saisir l'intrication entre quotidien et militantisme, reste donc un point essentiel à évoquer : le travail du señor Santos comme intermédiaire du guichet.

Intermédiaire de parti

Dans sa modeste épicerie, le señor Santos a pris l'initiative d'offrir le journal local du PRD de Mexico.

Le soir [...] je fais une petite promenade. Je vais chercher le journal que je donne dans mon épicerie. Ils le donnent gratuitement et je le donne gratuitement. C'est devenu une habitude. Les gens me le demandent s'il n'y est pas (entretien avec le señor Santos, 2010).

Vieux monsieur affable, il a aussi développé des liens d'interconnaissance avec des permanents du parti. Novembre 2014. Je l'accompagne au siège du parti. Dès l'entrée, il salue avec familiarité le vigile. Dans les étages, les bureaux bruissent d'une activité intense. Si je peux passer inaperçue, ayant le même âge et la même apparence vestimentaire et phénotypique que bien des permanentes, le señor Santos est lui bien visible : son habillement et la couleur de sa peau l'assignent aux milieux populaires peu présents dans le bâtiment. Il porte le blouson beige que je lui verrai à presque chacune de nos rencontres, une chemise blanche usée et bien repassée et un pantalon à pinces élimé. Ces cheveux sont d'un blanc éclatant et font ressortir le mat de sa peau. La responsable des questions de genre, que nous sommes venus saluer, n'est pas là mais sa secrétaire nous reçoit avec amabilité, preuve de la capacité du señor Santos à se lier avec les petits personnels. Alors que nous rejoignons la sortie, il m'explique qu'un service de la mairie a été créé pour prendre en charge les migrants expulsés des États-Unis et arrivant à l'aéroport Benito Juárez de Mexico. Il s'en félicite d'autant plus qu'il dit y avoir œuvré depuis des

années avec des compagnons de parti tout comme lui sensibilisés à la question par leur expérience de migration. Dans le hall, nous prenons une trentaine d'exemplaires du journal du parti, *La fuerza del sol*, pour l'épicerie (carnet de terrain, novembre de 2014).

Si le señor Santos est compagnon de route du PRD depuis sa fondation en 1989, c'est bien après le campement qu'il prend plus directement part à la vie partisane à proprement parler, notamment en suivant les activités d'Alejandra Barrales, alors sénatrice. À partir du *plantón*, il la suit dans toutes ses campagnes électorales. Il s'occupe de la sono lors de certains meetings dans le quartier. Il positionne aussi des banderoles. La photographie d'Alejandra Barrales accueille d'ailleurs les clients de son épicerie depuis de longues années : bien au-delà des échéances électorales, ses affiches ornent la devanture de la boutique. Et même quand il ne croit plus trop au PRD et roule plutôt pour López Obrador et Morena en formation, il lui reste fidèle. Néanmoins, devenue sénatrice et présidente du PRD à l'échelle nationale, Alejandra Barrales n'est plus aussi accessible qu'avant.

Elle a toujours un agenda bien chargé. Pas seulement elle. Et ils font plus attention aux réunions de candidature, qu'à ce qui doit être développé dans une assemblée. Elle ne va à une assemblée que s'il y a des thèmes importants [...] Je vais des fois à son bureau au Sénat [voir carte], mais elle n'est presque jamais là. C'est plus facile de la saluer dans un évènement (entretien avec le señor Santos, 2016).

Les années passant et l'ascension politique aidant, le lien entre le señor Santos comme intermédiaire de quartier et la « patronne » Alejandra Barrales se distendent, ce qui renforce une dynamique déjà à l'œuvre dans le rôle d'intermédiaire de parti du señor. Il « travaille » en dehors de tout cadre défini. Il n'est pas mandaté par la secrétaire des questions de genre pour mobiliser des femmes de son quartier ou par celui en charge des migrants pour recevoir ses *paysanos*³⁴ expulsés des États-Unis et les orienter vers des foyers. C'est « *por iniciativa propia* » (initiative personnelle), termes souvent mobilisés par les militants afin de mettre l'accent sur leur libre arbitre et, précisément, sur l'absence d'activité militante « achetée » ou rétribuée. Voyons maintenant comment il assume son rôle d'intermédiaire de guichet « *por iniciativa propia* ».

Intermédiaire de guichets

Gabriel Vommaro a cherché à dresser un panorama des intermédiaires de guichets dans le contexte argentin. Dans les cas qu'il documente, si les intermédiaires officient depuis chez eux, ils sont tous rémunérés par des administrations locales ou des associations.

Les maisons des bureaucrates au foyer fonctionnent ainsi comme un espace de service 24 heures sur 24. Leurs propriétaires sont facilement visibles dans ces endroits ou des rues du quartier, lors de promenades qu'ils réalisent et ils peuvent être consultés en tout temps. Ces maisons-bureaux [...] sont ainsi un point de rencontre entre public et privé, entre activités familiales et activités politiques (Vommaro, 2019, p. 48).

³⁴ Terme populaire et solidaire pour évoquer les compatriotes.

L'épicerie du señor Santos s'apparente bien à une maison-bureau, où quotidien militant, familial et rapports à l'État en local sont profondément intriqués. Subsiste cependant une différence majeure : il n'est pas rémunéré systématiquement comme dans le cas argentin.

Ponctuellement, oui [je reçois quelque chose], mais le travail, je le fais toujours. Il y a des périodes avec un salaire et des périodes sans. Pendant le *plantón*, j'y étais tout le temps et je n'ai rien touché. C'est pendant les campagnes qu'on a une aide, qu'on nous appelle pour travailler. Si on ne nous appelle pas à un moment, on nous appelle à un autre [...] Dans les salaires, il y a des niveaux. [Pour moi], on parle d'environ 4 000 pesos par quinzaine (entretien avec le señor Santos, 2016).

Jamais il ne commente cet apport additionnel dans l'économie familiale, ni ne se plaint du manque quand il se fait sentir. Il a fallu, après des années d'enquête, que je lui pose très explicitement la question pour obtenir cette information. Et de conclure : « Je continue à faire du travail politique parce qu'en plus de nourrir mes idéaux, je me nourris de ceux des autres » (*ibid*).

Mises à part les périodes de campagnes électorales, pourvoyeuses ici comme ailleurs (Baamara, Floderer et Poirier, 2016) de rétributions matérielles, c'est bien sur la base du bénévolat que le señor Santos « travaille »³⁵ pour le parti.

J'ai eu l'opportunité de résoudre quelques démarches [immense sourire], pas pour moi mais pour les gens. J'ai aidé à faire les démarches pour le troisième âge. J'ai fait les démarches pour des actes de naissance. Car il se passe quelque chose dans la ville. Beaucoup de gens du troisième âge n'ont pas d'acte de naissance. On leur fait un acte temporaire puis il faut un jugement. Les gens trouvent cela lourd. Alors si tu sais comment faire, c'est pas si lourd et tu arranges la situation pour ces personnes. Pourquoi cela a des effets sur le troisième âge ? Car le troisième âge veut sa pension et, comme ils n'ont pas d'actes, cela n'est pas possible. La famille ne fait pas attention à eux. Alors moi, je donne ce coup de main (entretien avec le señor Santos, 2010).

Comment procède-t-il ? Pour les personnes âgées sans acte de naissance, il se rend d'abord aux bureaux du registre civil (toujours dans son quartier) qu'il a beaucoup fréquentés par le passé. Pour ces dernières et les autres, souvent des femmes, une fois les documents nécessaires réunis, les formulaires remplis, il apporte les demandes aux bureaux en charge de la gestion « à l'occasion de ses petites promenades du soir ».

Le comité d'arrondissement [du PRD], c'est là qu'on fait les démarches. C'est un pont entre la mairie d'arrondissement, et le gouvernement de Mexico ; c'est un pont vers les institutions. Par exemple, le paiement de la pension du troisième âge. L'institution idoine est le DIF³⁶. Mais peut-être le DIF est loin, ou tu ne sais même pas ce qu'est le DIF. Tu vas au comité de l'arrondissement

³⁵ Sur les débats et les formes diverses prises par le travail politique (bénévole) en Amérique latine, voir (*Iconos*, 2018).

³⁶ Le DIF, *desarrollo integral de la familia*, en charge d'une partie des politiques sociales via son volet national depuis 1977.

et nous pouvons t'aider dans ta demande. Il faut ceci ou cela. Donc on fait le pont avec le DIF. Et vous, comme demandeurs, vous trouvez une solution ; votre demande est acceptée ! Pas parce que le comité d'arrondissement [du parti] est l'institution idoine, mais parce qu'elle fait le pont. Il l'amène au DIF et va être attentif à ce que le DIF lui apporte une solution (entretien avec le señor Santos, 2010).

Son modeste commerce familial, la présence de sa femme et de ses enfants lui ont toujours permis de dégager du temps pour le militantisme et de mettre son savoir-faire en matière de démarches administratives, et notamment d'obtention d'acte de naissance, au service de ses voisins.

Au fil des ans, les demandes des voisins se font plus importantes. Le bouche-à-oreille oriente de plus en plus de personnes vers lui : des femmes célibataires, des migrants de passage dans le quartier, des personnes âgées. En plus de ces démarches dans les bureaux de « gestion » du PRD, le señor Santos joue aussi les intermédiaires vis-à-vis de la mairie d'arrondissement.

Par exemple, à la mairie, j'ai identifié qui est en charge des femmes célibataires. Actuellement, c'est unetelle. Et cela, je le sais grâce aux réunions. Chaque mairie d'arrondissement a un auditorium. Le maire doit y présenter son équipe. Chaque personne doit se présenter et donner sa fonction : moi, je suis unetelle, dans tel service. Cela permet de connaître la fonction de chacun... (entretien avec le señor Santos, 2015).

Dans son cas comme dans d'autres, l'enquête de long cours permet d'observer comment, dans le quartier, les intermédiaires du quotidien sont pris par leur rôle (Goffman, 1974) et peuvent difficilement échapper aux demandes incessantes des voisins. Leur disponibilité et leur visibilité produisent des effets cliquet. Se défausser ne peut se faire qu'au prix d'un *exit* résidentiel. Dans le contexte de ces milieux urbains marqués par une très forte interconnaissance, les intermédiaires du quotidien sont donc sous le regard permanent de leurs voisins – et parfois sous leur contrôle quant à la bonne manière d'administrer les dossiers (Quirós, 2011) – et se font rappeler à l'ordre comme je l'ai souvent observé. On voit aussi comment une approche par le quotidien fait bouger les lignes de la sociologie de l'action collective : plus que la question des rétributions – matérielles ou symboliques (Gaxie, 1977 ; 2005) – pour comprendre les ressorts du maintien dans la carrière³⁷ d'intermédiaire du quotidien, **l'observation en situation et de long cours permet de saisir la manière dont ces intermédiaires sont pris par leur rôle et ne peuvent y échapper.**

Dans le quartier, les personnes qui souhaitent solliciter une aide sociale convergent donc vers l'épicerie du señor Santos. Il réunit les dossiers et les centralise.

Je fais un paquet de cinq ou dix demandes et je les amène à la mairie d'arrondissement. On ne donne que ce qui est correctement rempli. Si ce n'est pas le cas, cela n'est pas transmis. On ne

³⁷ Au sens de carrière militante (RFSP, 2001 ; Fillieule, 2019).

peut pas traiter les cas de tout le monde. Même quand le dossier est complet, il y a une telle demande que certains restent sur liste d'attente (entretien avec le señor Santos, 2015).

Il dépose la demande auprès de la personne compétente à la mairie d'arrondissement ou, plus exactement, auprès de leur secrétaire dont il a su gagner la confiance. Puis il revient régulièrement, au gré de ses déambulations dans le quartier, demander des nouvelles « sans en avoir l'air »³⁸ afin de faire avancer le dossier. Comme dans les mobilisations, il prend ainsi à sa charge la gestion de l'attente (Auyero, 2012). Le señor Santos joue le rôle d'intermédiaire humanisant le rapport à l'État (Merton, 1965). Mais surtout, en se substituant à ses voisins dans ces démarches, il use, en plus de ces arts de faire en matière bureaucratique, de son savoir-faire discret, notamment, en matière de gestion de l'attente.

En Amérique latine comme sous d'autres latitudes, le travail d'intermédiation, profondément articulé à celui de mobilisation des soutiens, se fait bien souvent depuis les permanences d'élus (Vannetzelt, 2007 ; Baamara, Floderer et Poirier, 2016) ou depuis celles d'associations de quartier (Bracho, 2020), par des collaborateurs le plus souvent rémunérés³⁹. À Mexico, dans les années 2010, le lien politique est profondément médié par des intermédiaires territorialisés. Cette médiation prend forme et sens non dans le rapport à l'organisation militante (le parti ou l'association de quartier), comme nous avons pu l'observer dans les années 1990 (Combes, 2011) et comme le considère la littérature classique sur les relations clientélares (Combes, Vommaro, 2015), mais dans la quotidienneté du quartier. L'analyse de la trajectoire du señor Santos éclaire un phénomène peu mis en lumière jusqu'à présent : le rôle central et invisibilisé des petites mains de la politique, les intermédiaires du quotidien qui construisent du lien politique local mais aussi national dans et depuis le quartier. Or, le señor Santos n'est pas seul. Dans les quatre quartiers étudiés dans le cadre de mon enquête entre 2006 et 2018, à Mexico et dans certaines de ses tentaculaires banlieues, presque chaque pâté de maison a son « intermédiaire du quotidien » dont le rôle et les répertoires varient en fonction des histoires politiques et urbaines locales. Dans ces quartiers – constatés de ce point de vue-là – López Obrador et Morena sont arrivés largement en tête le 2 juillet 2018 et le taux de participation y a été plus élevé qu'à l'échelle nationale. Preuve que ces intermédiaires du quotidien au « savoir-faire discret » et au travail politique invisibilisé sont bien au cœur de la construction quotidienne du lien politique dans leur quartier et comptent de ce fait parmi les artisans de cette victoire. Il contribue à éclairer le « paradoxe » de la participation électorale au Mexique pointé par Willibalt Sonnleitner (2018, p.121-156) : ce ne sont pas toujours les districts électoraux les plus riches qui votent le plus mais, dans certaines régions, les plus pauvres, phénomène qui prend de l'ampleur d'après lui depuis le début des années 2010. Si des travaux

³⁸ Offerlé, Le Gall et Ploux (2013).

³⁹ Voir par exemple la typologie « des bureaucrates para-étatiques » établie Gabriel Vommaro (2019, p. 44), tous rémunérés.

de sociologie électorale éclaireront les logiques macrosociologiques qui ont été à l'œuvre pour l'élection présidentielle de 2018, notre propos a été ici différent. En décalant le regard de l'action contestataire vers la routine du quotidien se dévoilent donc des savoir-faire généralement invisibilisés : la capacité à simplement être là, mais surtout y rester en période de contestation, à être toujours disponible et accessible pour ses voisins, à gérer l'attente dans la mobilisation et le rapport à l'administration. Dès lors, l'attente constitue une compétence militante fondamentale tout comme la capacité à prendre la parole ou des savoir-faire plus techniques. Elle est l'apanage des militants les moins dotés socialement et, de ce fait, particulièrement invisibilisés par les collectifs militants mais aussi les boîtes à outils analytiques du sociologue. Elle est cependant bien au cœur du travail d'intermédiaire du quotidien, qui « sans en avoir l'air », fait aujourd'hui le lien politique. Plus généralement, un tel déplacement du regard questionne aussi les analyses en termes de rétributions, en particulier à l'échelle des militants ordinaires, dévoilant à quel point les intermédiaires du quotidien sont pris par leur rôle dans le quartier.

REFEFRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Adler de Lomnitz L., 1975 *¿Cómo sobreviven los marginados?*. Mexico : Siglo XXI.
- Ancelovici M., Emperador Badimon. 2021 “Ce que l'attente fait aux mouvements sociaux. Temps et sociabilité dans la lutte pour le droit au logement en Espagne”, à paraître.
- Auyero J., 2001 *Poor People's Politics: Peronist Survival Networks and the Legacy of Evita*, Durham : Duke University.
- Auyero J., 2003 *Contentious Lives: Two Argentine Women, Two Protests, and the Quest for Recognition*, Durham : Duke University
- Auyero J., 2007 *Routine Politics and Violence in Argentina*, Cambridge : Cambridge University Press.
- Auyero J., 2012 *Patients of the State: The Politics of Waiting in Argentina*, Durham : Duke University.
- Baamara L, Floderer C., Poirier M., 2016 *Faire campagne ici et ailleurs*, Paris : Karthala.
- Baciocchi S., Bidet A., Blavier P., Gayet-Viaud C., Le Méner E. 2020 « Qui vient à Nuit Debout ? Paris, place de la République, avril-juin 2016 Trois méthodes pour une question », *Sociologie*, n°3, p.251-266.
- Bonnet F., 2010 « Les machines politiques aux États-Unis. Clientélisme et immigration entre 1870 et 1950 », *Politix*, 92, p. 7-29.
- Bracho Y., 2020 « L'économie morale de la révolution. Échanges politiques entre l'administration et les associations populaires au Venezuela », *Sociétés contemporaines*, 118, p. 79-102.
- Briquet J.-L., Sawicki F., 1989 « L'analyse localisée du politique », *Politix*, 7-8, p. 6-16.
- Colombo P., 2017 *Espacios de desaparición. Vivir e imaginar los lugares de la violencia estatal (Tucumán, 1975-1983)*, Buenos Aires : Miño y Dávila.
- Combes H. 2011 *Faire parti. Trajectoires de gauche au Mexique*, Paris : Karthala,

Combes H. 2012 « Quand la gauche mexicaine gouverne... sans gouverner. L'expérience du "gouvernement légitime" », in Dabène Olivier (dir.), *La gauche en Amérique latine*, Paris : Presses de Sciences Po, pp. 75-104.

Combes H. 2017 « La *señora* Flor : du droit au logement au "droit de la militante". Sociologie de l'engagement dans un quartier populaire de Mexico (1985-2015), *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° 64-2, pp. 184-200

Combes H. 2018a *Foyers contestataires à Mexico. Du plánton à Morena (2006-2018). Pour une sociologie de l'engagement : un regard latino-américaniste*, Habilitation à diriger des recherches, PSL/Ecole normale supérieure.

Combes H. 2018 « Trabajo político territorial y (auto)clasificaciones del quehacer político. Perspectiva desde la trayectoria de un líder barrial en la Ciudad de México », *Iconos. Revista de ciencias sociales*, n° 60, pp. 31-56

Combes H., Goirand G., Garibay D. 2015 *Les Lieux de la colère. Occuper l'espace pour contester de Madrid à Sanaa*, Paris : Karthala.

Combes H., Tamayo S., Voegtli M. 2015. *Pensar y Mirar la Protesta*, Mexico : Universidad Autónoma Metropolitana.

Combes H., Vommaro V. 2015. *Sociologie du clientélisme*, Paris, La Découverte.

Cornelius W.A., 1975 *Los inmigrantes pobres en la Ciudad de México y la política*. Mexico : Fondo de Cultura Económica.

de Certeau M., 1990 *L'invention du quotidien. I. Arts de faire.*, Paris : Folio essais.

Emperador Badimon M., 2017 « Observer le militantisme par intermittence : les effets de la discontinuité sur le terrain », *Politix*, 118, p. 209-232.

Favarel-Garrigues G., Gayer L., 2016 « Violier la loi pour maintenir l'ordre. Le vigilantisme en débat », *Politix*, 115, p. 7-33.

Fillieule O., 2020 « Carrière militante », dans Fillieule O., Mathieu L., Péchu C. (dir.), *Dictionnaire des mouvements sociaux*, Paris : Presses de Sciences Po, p. 91-98.

Gaxie D., 1977 « Économie des partis et rétributions du militantisme », *Revue française de science politique*, p. 123-154.

Gaxie, D. 2005 « Rétributions du militantisme et paradoxes de l'action collective », *Swiss Political Science Review*, 11, p.157-188.

Ghisleni M., 2017. « The Sociology of Everyday Life. A Research Program on Contemporary Sociality », *Social Science Information*, 56 (4), p. 526-543.

Goffman E., 1974 *Frame analysis*, New-York : Harper And ROW.

Hmed C., 2020 « Espace géographique et mouvements sociaux », dans Fillieule O., Mathieu L., Péchu C. (dir.), *Dictionnaire des mouvements sociaux*, Paris : Presses de Sciences Po, p. 237-244.

- Hurtado Arroba E. 2013 *El trabajo político. Prácticas políticas e intermediación de demandas urbanas en colonias populares de Tlalpan*, Ciudad de México, 2009-2012, Tesis de doctorado en Ciencias sociales, México : Colegio de México.
- Íconos, 2018 « El trabajo político en América Latina: actores, recursos y trayectorias », 60.
- James D., 2004 *Doña maria. Historia de vida, memoria e identidad política*, Buenos Aires : Ediciones Manantial.
- Lahire B., 2013 *Dans les plis singuliers du social*, Paris : La Découverte.
- Leclercq C, Pagis J. 2011 « Les incidences biographiques de l'engagement. Socialisation militantes et mobilité sociale », *Sociétés contemporaines*, 84, p. 5-23.
- Levisky S. 2003 *Transforming Labor-Based Parties in Latin America : Argentine Peronism in Comparative Perspective*, Cambridge : Cambridge University Press.
- Lewis O., 1961 *Les enfants de Sánchez. Autobiographie d'une famille mexicaine*, Paris : Gallimard.
- Mathieu L., 2012 *L'espace des mouvements sociaux*, Bellecombe-en-Bauges : Éditions du Croquant.
- McAdam D., 2012 [1988] *Freedom Summer. Luttés pour les droits civiques. Mississippi 1964*, Paris : Agone.
- Merklen D., 2005 *Pobres ciudadanos : las clases populares en la era democrática*, Buenos Aires : Gorla.
- Merton R.K., 1965 *Éléments de théorie et de méthode sociologique*, Paris : Plon.
- Moulinier P., 2005 « Le care à l'épreuve du travail : vulnérabilités croisées et savoir-faire discrets », dans Laugier S., Paperman, P. (dir.), *Le souci des autres. Le care à l'épreuve du travail*, Paris : Editions de l'EHESS, 339-357.
- Offerlé M., Le Gall L., Ploux F. (dir.), 2013 *La politique sans en avoir l'air*, Rennes : PUR.
- Pagis J., 2014 *Mai 68, un pavé dans leur histoire. Événements et socialisation politique*, Paris : Presses de Sciences Po.
- Quirós J. 2011 *El porqué de los que van*, Buenos Aires : Antropofagia. Traduction française : 2017, *La politique vécue. Péronisme et mouvements sociaux dans l'Argentine contemporaine*, Paris : L'Harmattan.
- Renou G., 2009 « Sociabilité(s) », dans Fillieule O., Mathieu L., Péchu C. (dir.), *Dictionnaire des mouvements sociaux*, Paris : Presses de Sciences Po, p. 502-510.
- RFSP, 2001 Devenirs Militants, *Revue française de science politique*, 51.
- Sonnleitner W. 2018 *Lo que el voto se llevó. La des-composición del pacto posrevolucionario en México*, Mexico : Colegio de México, 2018.
- Tamayo S. 2015 *Espacios y Repertorios de la Protesta*, Mexico : Universidad Autónoma Metropolitana.

Tellez Contreras L. F. 2013 *Vivir en el cambio. Vida vecinal, prácticas espaciales y espacio público en la plaza San Juan y su entorno*, Centro Histórico de la Ciudad de México, Tesis de Maestría, CIESAS.

Vannetzel M., 2007 « “Ils nous ont déjà essayés !”. Clientélisme et mobilisation électorale frériste en Égypte », *Politique africaine*, 108, p. 47-66.

Vommaro G., 2019 « Une bureaucratie para-étatique mouvante. La production locale du *Welfare* des précaires en Argentine à l'ère du capitalisme postindustriel », *Gouvernement et action publique*, 8, p. 35-60.

Vommaro G., J. Quirós, 2011 « Usted vino por su propia decisión » : repensar el clientelismo en clave etnográfica », *Descatos*, 36, p. 65-84.

Wolford W. 2011 *This Land is Ours Now: Social Mobilization and the Meanings of Land in Brazil*, Durham, NC: Duke University Press.

Page internet :

National Security Archive, George Washington University : <https://nsarchive.gwu.edu/>

Romans ou Chroniques :

Poniatowska E. 1988 : *Nada, nadie. Las voces del temblor*, Mexico, Era.

Dubois. J.P. 2004. *Une vie française*, Paris, Éditions de l'Olivier.

Fuentes C. 1981. *Aguas quemadas*, Mexico, FCE.